

Torgnole

Martine Richard

Number 76, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, M. (2007). Torgnole. *Brèves littéraires*, (76), 53–58.

Je vis avec un grand chien noir. Il occupe ma chambre d'hôpital et me tient en garde dès que je veux bouger. Il n'a ni maître ni loi. Des gens heureux ont dit que c'est comme cela : quand on n'écoute pas son corps, un grand chien noir apparaît dans notre existence. Ils ont insinué que j'ai un peu cherché ce malamuth qui me colle aux fesses. Ils ont dit que je devais revoir ma vie. Alors je la revois. En fait, ce que je perçois surtout, ce sont des torgnoles que je fiche en l'air. Je les regarde filer allègrement sur des kilomètres et s'abattre à grand bruit sur la poire des gens en santé qui font la morale. Oui, je sais, les légumes, les fruits, l'oméga 3, l'exercice, l'esprit positif. Je connais. J'applique.

Une collègue m'a expliqué dans une longue lettre que je suis un bourreau de travail dépourvu de recul et que mon cancer vient de là. Torgnole ! Ma voisine a affirmé que si mon système immunitaire est malade, c'est que je ne me défends pas assez dans la vie. Torgnole ! Une connaissance vaguement spirituelle a déclaré à mes parents que les gens choisissent leurs épreuves avant de venir sur terre. Torgnole ! À la radio, quelqu'un bramait, dans une ligne ouverte, que le malade s'inflige la maladie pour se punir. Double torgnole ! À l'hôpital, les spécialistes, ces scientifiques qui évoluent tout bêtement dans l'univers des faits vérifiables, avancent humblement que le cancer se développe parce que le corps humain est imparfait et qu'il se pourrait bien que le mien comporte une tare génétique. Ah.

Parfois, le chien n'est pas seul. Une meute s'est formée devant la porte que j'entrouvre. Impossible de sortir. J'essaie d'ignorer la situation. Si j'y mets le temps, j'y arrive. J'oublie incroyablement que mes trente-quatre ans tiennent à une greffe de moelle osseuse.

Cependant, à la moindre diversion, le cerbère revient et se vautre dans mon lit. Il a traversé les murs.

Il lape maintenant mon café tandis que je bois. Il a l'haleine de l'angoisse. Quand je n'en peux plus et que je laisse tomber ma tête dans mes mains, il couine de plaisir. La nuit, il ronge mes os et en suce doucement la substance. Les faces à torgnoles ont décrété que les chiens noirs apparaissent un jour quand on a quelque chose à comprendre. Que la vie nous envoie un signe. Je crois en effet que je commence à comprendre : ils prennent leur santé rutilante pour la preuve de leur art de vivre.

Soyons créatifs et efficaces. Ne faut-il pas rentabiliser sa présence sur terre ? Voici une idée de boulot qui pourrait servir aux gens en mal d'emploi : distributeur de torgnoles. Grandes, petites, magistrales, élégantes, doigts ouverts, doigts fermés, pourvu qu'elles laissent des marques !

Devant la fenêtre, il y a une table. Lorsque je m'y assois, je ne vois, à cet étage de l'hôpital, que le blanc du ciel. Je ramène alors mes yeux sur le casse-tête que j'ai commencé et abandonné. J'entends des griffes faire les cent pas derrière moi et un grondement sourdre d'une gueule caverneuse.

Je tiens bon. Je prends le stylo le plus fin possible. Pointe micro. Tristan, armé de cette maigre plume et de son amour, aurait pu crever les yeux d'un monstre pour sauver Iseult. Mais nous sommes des dieux déchus et l'amour de P. reste impuissant devant l'animal qui m'envahit. Je suis seule avec mon stylo. N'empêche, je sais m'en servir pour anesthésier le mal. Le moment m'appartient. Ma bête noire dort déjà.

*

Il y a constamment des expériences en cours. On nous demande de donner un peu plus de sang à des fins de recherche. Toujours, j'acquiesce. On nous demande un prélèvement de moelle supplémentaire à la même fin. J'acquiesce encore.

Hier, on m'a proposé l'essai d'un médicament qui pourrait me protéger des effets parfois mortels non pas du cancer, mais du traitement lui-même... Fatals une fois sur cinq, en fait. Or, j'ai découvert que théoriquement, ce remède pourrait aussi empêcher l'élimination même de la maladie. La médecine est cornélienne.

*

J'ai discuté avec P. Ni lui ni moi n'arrivons à choisir. Je tourne le document dans mes mains. Côté face, voici l'occasion d'occire la bête qui espère me dévorer. Elle aurait fini d'attendre que je me rende, fini de respirer mon air, manger ma bouffe, hurler dans ma nuit. Et une longue filée d'années me seraient rendues... Mais encore faut-il survivre au simple traitement. Côté pile, voici la chance de protéger ma vie... sans, peut-être, que la bête ne meure.

Soudain, je suis tentée d'accepter la nouvelle médication. Serais-je en train de succomber à la séduction d'un feulement ? Le malamuth est revenu dans mon dos, je l'entends.

Alors j'écris. Les yeux furieux de la bête dardent ma nuque. Mais à mesure que je trace les vocables, le mâtin s'apaise. Il tourne en rond, puis bâille mollement. Ma mise à mort n'est certes pas pour aujourd'hui.

*

Il est deux heures de l'après-midi. Mes visiteurs occupent chacun un fauteuil de la chambre. Le chien noir dort à mes pieds. Elle, ses joues sont roses. Lui, il est tranquille. Je les trouve en santé. M'émerveille. Ce sont les auteurs de mes jours.

Je leur parle du médicament et du risque qui l'accompagne. Je brandis la liasse de papier. Je voudrais laisser le danger enfermé dans des hiéroglyphes jamais décryptés, comme autant de maladies mortes d'avoir été ignorées.

Ils bondissent tous deux. La possibilité théorique de non-guérison est inadmissible. Il faut rejeter cette potion expérimentale, comme on vomit ce qui est impropre à la vie. Ils sont convaincus, voire indignés, hors d'eux-mêmes.

Ont-ils bien saisi l'enjeu ? Je répète que j'ai une chance sur cinq de ne pas sortir vivante de ce triste hôtel pour malades à cause de la virulence du traitement. D'où l'essai que l'on me propose.

Ils ne bronchent pas. Ou bien, ils n'entendent pas. Ou bien, ils balaient tout du revers de la main et m'indiquent la rage. De vivre.

Je crois reconnaître une silhouette qui sort enfin du brouillard. Elle est très droite. Elle me ressemble. Elle me crie d'y aller pour la Vie et rien d'autre, celle où il n'y aura plus de grand chien noir.

La route, devant mes pas perdus.

*

Je suis au poste des infirmières. J'ai derrière le dos un sac à torgnoles prêtes à lancer. Je remets le document à l'infirmière. Il faut faire vite. Toujours. D'autres malades attendent. Espèrent. Demandent de l'attention. La course contre la mort est inscrite à toutes les montres. Tout le temps.

Je refuse officiellement de participer à l'expérience. L'infirmière s'en montre étonnée. Le document est pourtant épais comme cela. On y explique clairement les choses. Je lui pointe le mot théoriquement.

- Ce mot ne veut rien dire, dans les faits.
- Au contraire, lui dis-je. C'est le seul mot de tout le document.

Je souris en coin. Elle comprend. Elle sourit aussi. Je ménagerai donc mes torgnoles. Je marche sur le sentier

de ma seule idée claire : à quoi bon survivre, si ce chien de cancer continue de squatter ma vie ?

Plus qu'une bataille à gagner, j'ai une guerre à finir.

*

Je suis en présence du molosse depuis assez longtemps pour que parfois, il s'enroule à moi sans même que je frémisses. Chaque matin, je m'en défais comme d'une couverture qu'on ne regarde même pas en la rejetant. Et je fais mon lit. Toujours. Et je m'habille comme si je partais travailler. Pour que mon corps n'oublie pas les gestes de la Vie.

Puis, à la table, j'écris. Je sors si facilement de ma peau. Je deviens actrice. Ou aigle. Ou enfant, musicienne. Arbre. Reine d'Égypte.

Je suis la fourmi qui lèche la moindre goutte échappée du nectar de vie.

Tandis que j'écris, le temps s'envole et je reste. Toutes les infirmières, tous les médecins qui me sourient marchent sur la tête du chien.

Et j'écris, et j'écris. Je prépare ainsi toutes les cellules de mon corps à bien recevoir la moelle salvatrice. À s'en faire une alliée. Mes mots implorent mes poumons de sympathiser avec la nouvelle molécule. Mon poème implore mes reins de se soumettre. Mon foie d'obtempérer. Ma peau de ne pas craquer. Mes yeux de continuer à voir. Mon sang de circuler allègrement. Allez ! Tous ensemble, on fait une répétition ! On se fait avenant ! Familier !

Et mes mots laissent partout en moi des messages accueillants à la molécule étrangère qui viendra chasser la maladie. Ce sont des mots d'amour.

Je jure de tellement griffer le papier que la bête n'aura d'autre choix que de ronger son frein.

Un jour, je sortirai debout de cette chambre. Je serai ce que l'on appelle une greffée. Et je laisserai dans mon lit la dépouille d'un grand chien noir que je n'avais pas choisi, quoi qu'en disent les imbéciles. Il aura été mis à mort par la plus scientifique des torgnoles.